

## Conscience, signification, sens, signifiante: quelques pistes entre Leontiev et Guillaume

FRANCIS BROSSERON

J'envisagerai dans un premier temps, la notion de conscience à partir des travaux de Leontiev, en soulignant que l'on ne peut, dans le cas d'une analyse se voulant un matériau pour la réflexion psycholinguistique, se limiter à une réflexion qui ne retiendrait que la conscience comme connaissance. Un problème de taille est posé par le fait que l'individu est à la fois sujet et objet de la conscience – objet dans la conscience de soi, comme tout aspect du monde matériel ou idéal avec **cependant** une complexification qui tient au fait que le Moi se modifie dans la prise de conscience dont il est objet. A la conscience-chose, Leontiev oppose la conscience-rapport. Mais pour reconnaître que la conscience est rapport il faut reconnaître qu'elle est rapport avec autre chose qu'elle-même, rapport avec une réalité matérielle, et donc rapport matériel elle-même. Il n'y a pas en conséquence de conscience «pure».

«Le reflet conscient, à la différence du reflet psychique propre à l'animal est le reflet de la réalité concrète détachée des rapports existants entre elle et le sujet, c'est-à-dire un reflet distinguant les *propriétés objectives stables de la réalité* » (Leontiev, 1978, 69). En d'autres termes, dans la conscience, l'image de la réalité ne se confond pas avec celle du vécu du sujet tout en restant toujours en liaison. Le support qui permet ce processus d'objectivation de la réalité par le sujet est le langage, commun à tous les hommes, mais indépendant – dans sa forme sociale – de la subjectivité de chacun des êtres qui le véhicule.

En tant qu'«outil» psychologique (Vygotski, 1985), le langage, formé par un système de signes objectivés, composés eux-mêmes d'opérations «fossilisées», tourne l'action vers le sujet, vise un changement dans le sujet (soi ou les autres). L'action sur l'objet extérieur et sur le corps est au deuxième degré. En outre, comme le souligne Rivière (1987, 133-134), les opérations fossilisées dans l'équipement symbolique, aussi bien dans l'outil externe d'ailleurs, ne gagnent effectivité que dans l'acte et seulement dans ce cas. Le langage est ainsi lieu d'imbrication entre «techniques du symbolique» (la structure de la langue orale et écrite en constituant l'organe artificiel) et «technique du corps» (puisqu'ensemble de mouvements musculaires, articulaires entres autres) (cf. Clot, 1992). L'action de parler se réalise «machinalement» selon des automatisme musculaires et symboliques que le langage appelle à remplir leurs fonctions propres simultanément (cf. Toussaint, 1983).

Si la conscience est «*la forme spécifiquement humaine du psychisme*», selon le propos de Leontiev (1984, 14), son apparition est liée à l'existence de cette forme d'activité qu'est le travail dans son acception large – anthropologique –, de la division des actions du travail, dont les résultats cognitifs sont abstraits de la totalité vivante de l'activité humaine et deviennent idéels sous forme de significations verbales. Ces formes se transforment de telle sorte que, fixés dans le langage, elles acquièrent une existence quasiment indépendantes en tant que phénomènes idéels objectifs. De fait, le système des opérations et des instruments constitué par l'humain, autrement dit les techniques de l'action, peuvent définir le champs des possibles de l'action sans pour autant en déterminer les buts, ce qui est plus que patent dans le cas du langage. Une conduite opératoire (une construction syntaxique en est une) ne peut pas être sépa-

rée de l'action qui la planifie et de l'activité qui la mobilise (l'interaction langagière dans sa globalité), sous peine de devenir une abstraction.

Si la source de la conscience réside dans les sensations, les «contenus immédiatement sensibles» par l'intermédiaire desquelles l'être humain «vit» son rapport au monde – externe et interne (principalement corporel), l'extraction menant aux «significations» se fera de tous les aspects des *data* (extéro, intéro et proprioceptifs) acquérant une nouvelle qualité qui est leur caractère signifiant, conscientisés et mémorisés, cristallisés dans la *structure des mots* (cf. Guillaume) et du langage, mais également en d'autres sémiotiques comme celle du sentir, du voir, du faire par exemple. On peut penser alors que le langage verbal se développe sur la base de changements de modalités sémiotiques.

Comment entendre ce terme de signification chez Leontiev qu'il définit dans le rapport que cette notion forme avec la notion de sens? La signification est «dans un objet ou un phénomène ce qui se découvre objectivement dans un système de relations, d'interactions ou de rapports objectifs» (1978, 94). Le problème qui se pose procède alors de la dualité des significations pour le sujet: elles ont aussi pour lui une existence indépendante – en tant qu'objets de sa conscience, et en même temps, en tant que moyen et «mécanisme» de la prise de conscience dans les processus de présentation de la réalité objective. En effet, le problème proprement psychologique que pose la signification est celui de la place et du rôle qu'elle tient dans la vie psychique de l'individu, c'est-à-dire le fait que la signification soit appropriés ou non, assimilée ou non, à quel degré elle est assimilée et surtout ce qu'elle devient pour la personnalité. Ce dernier aspect dépend, selon Leontiev, du sens, du sens subjectif, personnel, que la signification a pour l'individu (niveau proprement subjectif de la conscience). Le sens apparaît alors, dans la conscience de l'homme, comme ce qui reflète directement et porte en soi les propres rapports vivants de ce dernier. Le sens se trouve ainsi déterminé par le motif de l'activité, que celle-ci soit extérieure ou intérieure. Le contenu de la conscience est donc exprimé par le rapport existant entre les significations et le sens – les sens – qu'elles prennent en fonction du motif – des motifs de l'activité.

Les significations se libérant de plus en plus du rapport qu'elles ont avec les phénomènes signifiés, on perçoit aussi comment la notion d'arbitrarité en linguistique peut s'expliquer (ce qui n'équivaut pas à la justifier) par l'effacement qu'elle «conçoit» et veut légitimer implicitement de l'expérience humaine au sens large. Poser en effet que le signifiant n'a aucun rapport avec le signifié, c'est couper l'émergence des significations linguistiques des rapports qu'entretient l'individu avec la réalité sociale au sens large du terme et, en allant plus loin encore de sa réalité phylogénétique même.

*Le sens s'exprimant dans les significations*, on perçoit mieux la raison de difficultés toujours possibles à pouvoir incarner le sens dans des significations toutes prêtes dans la mesure où le sujet ne peut traduire le sens de ces activités que par des significations qui lui sont en quelque sorte importées de l'extérieur (cf. alors rôle métaphorique et analogique). Car l'un des aspects du mouvement des significations dans la conscience des individus concrets c'est leur «retour» au monde concret sensible. Si dans leur abstraction, dans leur modalité «supra-individuelle» les significations sont indifférentes aux formes de sensibilités dans lesquelles le monde se révèle au sujet concret (les significations en soi sont pour ainsi dire dépourvues de contenu sensible) dès lors qu'elles fonctionnent dans la réalisation des rapports concrets du sujet, elles se chargent nécessairement d'un contenu concret sensible (Leontiev, 1984, 163-164) acquérant dans le même temps leur caractère subjectif particulier, «en ce sens qu'elles deviennent partiales» (op. cit., 164). Il y a ainsi individualisation et subjectivisation des significations dans le sens où elles n'évoluent plus directement dans le système des rapports

sociaux (chez Vygotski – 1985, 371 – le sens renvoie encore aux connotations subjectives du mot).

Voyons comment les quelques éléments que j'ai présentés de la théorisation de Leontiev peuvent s'articuler à ce que la linguistique, et en particulier la linguistique guillaumienne et certains courants qui s'en sont ensuite inspirés ont mis en évidence et proposé à propos de la signification, du sens, du signe. Je reprendrai pour point de passage l'expérience commune qui consiste à se confronter à la multiplicité des acceptions d'un vocable au regard de l'unicité que constitue sa forme, son signifiant.

Je retiendrai seulement ici la *dichotomie dynamique langue – discours* que propose Guillaume (cf. Brosseron, 1995). Le langage en activité, l'acte de langage, totalise le fait de langue, qu'il antécipise, duquel il part, et le fait de discours qu'il postécipise, auquel il va. L'acte de langage contient donc la transition de la langue au discours. Cette théorisation de la dichotomie dynamique langue – discours repose sur une révision de la théorie du signe saussurienne, révision permise par la découverte du « temps opératif » : une opération de pensée, aussi brève soit-elle, demande du temps pour s'accomplir, et peut, en conséquence, à des fins d'analyse, « être référée aux instants successifs du temps qui en porte l'accomplissement » (Guillaume, 1984, 17).

La définition guillaumienne reconnaît dans le signe un signifié matériel et un signifié formel, décisifs ensemble pour la définition du signe en tant que signe linguistique et tente de décrire le phénomène – *phénomène également constituant du signe dans le moment de l'emploi* – dans lequel s'inscrit ce signe à chaque utilisation pour les besoins du discours. Guillaume propose alors une présentation du signe tenant compte de la place **médiane** et **médiate** qu'il occupe dans l'acte de langage. Le signifiant « totalise en lui, à l'état de symphise, un signifié de puissance et un signe, lequel autrement serait *in-signifiant* » (Guillaume, 1994, 247, dans un article capital traitant de la non-arbitrarité du signe). Guillaume soulève ainsi d'une part la problématique d'une relation analogique entre le signifiant et le signifié, d'autre part le fait que le signifié est à considérer comme le résultat d'une opération. Le cinétisme de la représentation potentielle, unique, et les différentes interceptions de ce cinétisme tentent de « concilier » alors l'unité du signifié de langue (de puissance) et la multiplicité de ses signifiés de discours (d'effet).

Essays de montrer comment les analyses de Guillaume ouvrent la voie à une linguistique matérialiste où l'unité linguistique, moyen de « symboliser » un agir concret ou un objet extérieur, reste un *instrument*, en tant qu'« unité pratique de production de sens ».

Guillaume en fournit déjà des arguments en soulignant que « la congruence entre le sémiologique, sensible, et le systématique, secret, est la résultante, en effet, non pas d'une accommodation à sens unique qui plierait le sémiologique aux exigences du systématique, mais d'une accommodation à sens double » où le systématique lui aussi change sans rien perdre de sa rigueur en vue de faciliter son accommodation au sémiologique (Guillaume, 1990, 50-51, cité par J.C. Chevalier, 1996). En fait, il faut poser une union indissociable entre signifiant et signifié. Le signifiant n'est pas une matérialité strictement phonique, il n'en est pas plus la conceptualisation phonologique. Il est indissociable de son signifié, c'est-à-dire du mentalisme qu'il marque et qui y transparaît (cf. Chevalier, 1996, 82). Le signe, intégré dans le « système » de la langue, participe en quelque sorte de la délimitation du sens réifié, la signification. Mais s'arrêter là, ce serait couper le champ de la réflexion linguistique du rapport au *réel*, ce serait oublier que celui-ci n'est jamais accessible qu'au travers des représentations que peuvent s'en faire les individus, représentations qui se constituent en *réalité*, elle-même donc, toujours une saisie culturalisée du réel. Si, comme le souligne Chevalier (op. cit., 83) l'adéquation à mettre en évidence est celle qui existe entre le signifiant et ce qu'il exprime, entre le signifiant et ce qu'il

signifie sachant que ce qu'il signifie (le signifié) n'est jamais ce à quoi il renvoie, c'est que le problème de la production du sens ne se pose pas sous le sceau d'une valeur linguistique «pure» (c'est-à-dire strictement immanente) homologuée à la signification mais renvoie au contraire au rôle que les catégorisations linguistiques *pratiques* jouent dans la construction par le sujet d'une représentation du réel, processus de la signifiante, particulièrement sensible dans les structures interactives. «La chose ne motive pas directement le mot qui permet de la désigner. Mais ce que je vois dans la chose, ce que j'y circonscris, que j'y prends et qui me paraît suffire pour la caractériser, le mot le dit» (op. cit., 83).

On peut ici assez facilement reconnaître une analogie frappante avec ce que Leontiev déclare de la signification dans son cadre particulier, celui de la psychologie. Le linguiste peut ainsi distinguer, comme le propose Chevalier, et, comme je tiens à le rappeler dans les limites d'une définition du référent ne renvoyant pas au réel objectif mais à une représentation de celui-ci catégorisée, le *référent expérientiel* du *référent conceptuel* et le *référent conceptuel* du *signifié*. Celui-ci, «associé» par la langue, au *signifiant* qui le matérialise, et l'informe, appartiendrait au champ du sémiotique. Le même signifiant «associé» par le locuteur à son ou ses référents conceptuels et par eux aux référents expérientiels renverrait au champ du sémantique. Gardons à l'esprit que ces associations ne relèvent pas d'une démarche rationnelle, mais bien plutôt de l'emmagasinement de mises en relations automatiques, d'un archivage mémoriel où l'on retrouve aussi bien la liaison sens *produit*-forme signifiante *utilisée*, à l'occasion permettant parfois de reconnaître la liaison originelle d'un étymon, que les situations diverses dans lesquelles cette forme signifiante a été appelée à participer au «bricolage» de la signifiante pour signifier. En fait, si un énoncé donné signifie ce qu'il signifie c'est dans sa complétude (cf. Brøndal) qu'il faut le chercher, et donc également dans son temps pratique, et non pas dans l'illusion rétroactive qui voudrait attribuer le phénomène à un de ces constituants, un des «signifiants». Or dans le signifiant, il n'y a que sa signifiante.

De là la proposition de J. C. Chevalier, de reconnaître qu'un langage, quel qu'il soit, compose en lui deux structures occupant un lieu qui leur est propre: une structure sémiotique qui est faite de la somme des signifiants dont elle est capable, chacun de ses signifiants portant en lui l'association instituée d'un «physisme» et d'un «mentalisme», «permissifs» à l'endroit de leurs références; une structure sémantique dont – à la différence de la première – le sujet a connaissance, sous la forme, croit-il, de l'association biunivoque d'un signifiant et d'une représentation qui, rappelons-le, porte sur des conceptualisations d'expérience. L'association de ces conceptualisations et du signifiant, le réseau qu'ils constituent, lui apparaissent comme un donné tout construit, continûment disponible. Or cette apparente association, qui est une opération de référence, est toujours à construire. **Mais c'est également cette illusion** (que l'utilisation «volontaire» dans une phrase semble pourtant contredire) qui permet au sujet d'oeuvrer avec les moyens sémiologiques qui sont ceux de la langue, sujet non pas source mais résultat d'une construction, d'une fluctuation d'ailleurs continûment en oeuvre, qui *in-forme* la matière verbale dans le jeu de l'interaction épistémique sujet-objet que l'individu «subit» et réalise par son activité dans le monde matériel.

## REFERENCES

- Brosseron, F. 1995. A propos de linguistique psycho-systématique et psycho-mécanique : l'exemple du système verbo-temporel en français. In *Actas do Forum de Linguística e Didáctica*, org. by F. Brosseron et S. Cardoso, Vila Real, U.T.A.D., (pour paraître).

- Chevalier, J.-C. 1996. De Guillaume à une linguistique du signifiant. *Modèles linguistiques, Tome XVII, 1*, 77-92.
- Clot, Y. 1992. Le psychisme entre activité et subjectivité. In J.P. Barthélemy, A. Grumbach et al. dir. *Modèles pour le psychisme*. Paris, Editions Eshel, Genève, Editions Médecine et Hygiène, 89-106.
- Guillaume, G. 1984 (1945). *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Librairie Honoré Champion.
- Guillaume, G. 1990. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume. 1946-47 C*, Vol. 9. Québec, Les presses de l'université Laval, Lille, Presses universitaires de Lille.
- Guillaume, G. 1994 (1964). Psycho-systématique et psycho-sémiologie du langage. In G. Guillaume *Langage et science du langage*. Paris, A.G. Nizet, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Lemercier-Kühn, D. 1996. Leontiev, Freud et la conscience. *La Pensée, n° 305*, 103-122.
- Leontiev, A. 1978. *O desenvolvimento do psiquismo*. Lisboa, Livros-Horizontes.
- Leontiev, A. 1984. *Activité, conscience, personnalité*. Moscou, Editions du Progrès.
- Rivière, A. 1987. El concepto de conciencia en Vigotski y el origen de la psicología histórico-cultural. In M. Siguán coord. *Actualidad de Lev S. Vigotski*. Barcelona, Editorial Anthropos, 128-135.
- Toussaint, M. 1983. *Contre l'arbitraire du signe*. Paris, Didier Erudition.
- Vygotski, Lev S. 1985 (1934). *Pensée et langage*. Paris, Messidor-Editions Sociales.